Académie Royale

de Langue et de Littérature

Françaises



SOMMAIRE

Un poète flamand de langue française : Camille Melloy, 1891-	
1941 : Lecture faite à la séance du 13 décembre 1941 par	
M. Henri Davignon	121
Chronique:	
Le Bureau	134
La Commission administrative	134
Table des Matières	135

Un poète flamand de langue française Camille Melloy 1891-1941

(Lecture faite à la séance du 13 décembre par M. Henri Davignon)

La place occupée par Camille Melloy, excellent poète mineur, trop tôt disparu, m'apparaît comme particulière dans l'évolution de notre littérature en Belgique. Ce n'est certes pas la première fois que nous voyons un Flamand, de naissance et de race, se servir de la langue française comme instrument d'expression artistique. Mais pour un Verhaeren, un Van Lerberghe, un Eekhoud il n'y avait pas véritablement un choix à exercer. Le français était la seule langue à leur disposition. La connaissance du flamand chez eux était nulle ou insuffisante. Rien de pareil dans le cas de l'auteur du Parfum des Buis.

Dernier né d'une famille rurale de sept enfants, Camille-Joseph De Paepe n'approche de la langue française qu'au collège et en commençant des humanités anciennes chez les pères Joséphites de Grammont. Jusque-là au foyer paternel, à l'école primaire de Melle son enfance a été baignée de sonorités thioises. Sa mère, nature délicate et poétique, issue d'une famille de douze enfants, comme son père d'ailleurs, ne lui a jamais parlé que le flamand. Bien qu'elle eût une connaissance rudimentaire de l'autre langue, elle ne fut point apte à lire aucun des poèmes que son fils écrivit en français. Il lui en donnera lui-même une analyse en flamand. A aucun moment de sa carrière et une fois son

pseudonyme passé en état de notoriété, Camille Melloy n'a cessé d'user couramment du flamand, traduisant ou écrivant directement en cet idiome ses propres œuvres, entretenant avec les écrivains de Flandre un commerce amical et spirituel basé sur un échange abondant en néerlandais.

Le choix du français fut donc, de la part du poète, l'objet d'une prédilection spontanée, ne comportant aucune ignorance, aucun dédain de l'autre langue. Nous pouvons y voir une préférence de culture, le fruit d'un humanisme latin, l'orientation naturelle d'une âme par la tradition spirituelle du catholicisme lettré.

A ce titre l'œuvre de Camille Melloy mérite de nous retenir, de recevoir de la part de la critique de langue française en Belgique une attention particulière. Dans quelle mesure l'atavisme flamand s'exprime-t-il à travers une langue qui n'était pas destinée par la nature à le refléter? Qu'a-t-il réussi à y introduire, à y maintenir de ses forces propres? Comment l'instrument lui-même a-t-il réagi à cet asservissement imprévu, modifiant, épurant, apaisant le bouillonnement primitif? Telles sont les questions que le cas soulève.

I

Nous avons la chance de posséder le témoignage de l'écrivain lui-même. En 1930, au moment d'atteindre la quarantaine, et après avoir manifesté dans un recueil choisi la plénitude de son talent poétique, Camille Melloy a publié en prose un juste volume intitulé l'Offrande filiale. Il semble l'avoir écrit pour se libérer d'une tristesse envahissante et qui apparaît chez lui, tantôt à l'état lyrique, tantôt à l'état de dépression physique, comme une nostalgie de l'idéal. Le souvenir de sa mère, morte en 1927, lui devient un réconfort contre l'angoisse. « La tristesse plie ses voiles d'ombre comme une tente nocturne et part » dit-il, dès qu'il feuillette les pages d'un passé qui lui apparaît « comme un beau livre clair, plein d'images simples et pures. »

La notion rare du bonheur se confond donc avec tout ce que cette mère flamande à distribué à son enfant dès le premier âge. « Quelle chose étrange le bonheur! Qu'estce que c'est? L'homme qui le ressent tremble de le perdre. Mais un enfant, non. Dans la maison il y a ma mère: c'est elle le bonheur. C'est elle qui me le garde. Je la sais dans la cuisine, derrière ces carreaux où des géraniums collent de gros baisers rouges. »

Chaque fois, dès lors, que le sentiment du bonheur semble s'éloigner de l'homme fait, il le rappellera par une évocation plus précise de son enfance. Et sous l'empire de l'inquiétude, le détail typique prend de plus en plus d'importance chez le poète qui se souvient. Dans la maison, dans la rue du village, autour de l'Escaut et à travers la campagne la mère devient comme une incarnation de la Flandre. N'est-elle pas « la seule bourgeoise qui demeurât jusqu'à la fin fidèle à la grande mante de chez nous pour se rendre aux offices » ? Le calme apparent de son visage est un autre aspect de la terre immuable. « Le calme de ma mère est une des plus belles choses humaines que j'ai vues. Cependant après sa mort, j'ai appris qu'elle avait souffert beaucoup; âme tendre, inquiète, elle a passé sa vie à trembler pour nous; et nous ne l'avons pas remarqué. »

Le père à côté devient presque inaperçu. Sa présence se manifeste par les sons du marteau qui « sautille dans l'atelier à petits coups réguliers. » Il est maître-cordonnier. Le monde extérieur à la maison blanche, dans le grand jardin au bord de la route, non loin de l'Escaut prend aussi aux yeux du futur poète un aspect local, traditionnel. Tout l'univers enfin s'insère dans un coin de Flandre. Les sentiments euxmêmes se rattachent à un incident local. La première atteinte du remords, par exemple, naît d'un refus inexplicable d'accepter, devant la sœur Perpétua, le don d'une pomme et maintenu par forfanterie sous l'œil des écoliers sidérés. Le pays d'Alost depuis le XIIIe siècle est celui de la famille maternelle. Saint Martin y remplace pour les enfants Saint Nicolas. C'est de lui que le petit Camille reçut son premier livre français : un roman de Jules Verne.

L'enfant v puise le goût de se conter à lui-même des histoires, réfugié au fond du jardin et déambulant parmi les plates-bandes. Sa mère qui l'a observé, gesticulant et pérorant, l'incite à les écrire. Il a dix ou douze ans. Décu de ses premiers essais, il faudra le collège et la guerre pour que le don narratif prenne forme en lui. Dès l'enfance cependant il est inséparable de l'amour des fleurs et des oiseaux. Cet amour va englober toute la nature par le même chemin flamand. Le paysan aime la terre dans son champ, les fruits à travers son verger, le grain par sa récolte. Le bourgeois rural ne connaît que son jardin. La rue lui est défendue sauf pour aller à des lieux déterminés. C'est ainsi qu'elle le mène, les dimanches d'été, à la vraie campagne. Pour le futur poète celle-ci a deux pôles d'attraction : les sapinières de la plaine et le vieil Escaut encaissé dans de hautes berges. Les gens se détachent peu à peu de ces paysages fragmentaires : bohémiens de la kermesse, mendiants allant de ferme en ferme, simples d'esprit le regard perdu, hommes de cabaret au poing violent. Bientôt une synthèse rassemble sur une seule ligne toutes ces images, et c'est la courbe du fleuve. « L'Escaut coule à travers mon âme. » « Quand je retourne à mon village natal pour plus d'un jour, je vais le contempler qui roule, brisant dans ses flots toujours neufs les mêmes vieilles images de ses bords : une ferme, un four à briques, une file d'arbres, le clocher de l'église. »

L'idée de la mort, mêlée en Flandre à tant de réalisme, à tant de mysticité, s'introduit partout. Le cimetière sans doute est là au premier plan et, avec l'eau, la pensée de la fatalité de maint accident. Les tombes familiales ne sont pas loin des arbres tors que les pères ont plantés au delà de la berge. Par analogie le poète filial se voit lui-même comme « une plante née dans cette terre et qui ailleurs mourrait. » Il appartient à ce sol limoneux, à « ce morceau de terre qui est toute la Terre. » Il ne pourra un jour « bien dormir que là — près du fleuve qui passe et qui demeure. »

Inspiration familiale, thèmes géorgiques, obsession de la mort, l'œuvre de Camille Melloy est dans la dépendance étroite de ses origines. Par contre il faut attribuer l'huma-

nisme latin qui s'y superpose, à l'enseignement des maîtres religieux auxquels il fut confié, les pères Joséphites du collège de Grammont. En particulier un père Renaud Bouveroux, professeur de littérature française, bon musicien et compositeur découvrait dès la troisième les dispositions exceptionnelles de son élève. Camille lui doit une grande partie de sa formation littéraire. Elle ne le détourna point de ses préférences ataviques. Elle s'y superposa. Elle lui donna le moyen d'y demeurer fidèle sans manquer à la pureté de l'instrument nouveau qu'elle mettait entre ses mains. On ne relève chez Camille Melloy aucune innovation, faussement autorisée chez d'autres par des raisons de race et de parenté linguistique. Ni le poète, ni le prosateur et encore moins le traducteur n'ont sacrifié la vraie tradition de la langue française à des adaptations douteuses ou des assimilations hasardées. Ce Flamand, inexplicable sans son terroir et ses aïeux, est tout français d'accent, de rythme, de forme. Il me reste à expliquer le mélange, la juxtaposition dans ce qui fait le fond de son caractère poétique: l'aspiration religieuse, l'envolée surnaturelle, les espérances chrétiennes.

II

On ne peut en effet séparer en Camille Melloy le prêtre du poète. La nature, la famille, la tristesse des jours, d'autres en Belgique et en France les ont chantées aussi bien et mieux que lui. Je ne vois guère que Louis le Cardonnel pour rivalisèr dans les temps modernes avec notre poète sur le thème de l'amour divin et de sa répercussion dans les cœurs fervents. Encore une fois l'origine de ces élans, leur point de départ, il faut le situer dans les traditions villageoises et la fidélité à la terre.

« La poésie des fêtes chrétiennes est le miel de ma vie » a-t-il noté. C'est encore à sa mère qu'il doit d'en avoir compris, sous l'aspect coutumier, le sens sublime. « Elle avait le sens de la vénération. Elle déposait un tendre respect au creux des mots qui nomment les choses saintes, mêlées à la vie de la maison : l'eau bénite, le buis du jour

des Rameaux, le cierge de la Chandeleur ». On vivait, au foyer de Melle, doublement les commémorations célestes. Le Vendredi Saint, à trois heures, la vie s'arrêtait et la famille prosternée, bras en croix, mourait surnaturellement avec le Christ. Même le samedi, par le plat traditionnel du riz au lait, une simple transposition d'objets usuels suffisait à orienter vers l'au-delà les aspirations du futur poète. « Au ciel on mangera le riz au lait dans des assiettes d'or avec des cuillères d'argent : tous les enfants vous le diront. Le ciel ce sera encore plus beau qu'un jour de Pâques ou de Kermesse. »

La chaîne familiale, si loin qu'on la remonte dans le passé, ne continue pas d'exister ni de lier si on n'est pas prêt à s'y tenir aussi dans l'autre monde où elle se prolonge de tous les morts, vivant en Dieu. Le jour des âmes, le recueillement de l'enfant aux côtés de sa mère participe à cette communion dans l'au-delà. L'ambition, la seule exprimée du prêtre poète, malgré les inévitables tares d'amourpropre et de susceptibilité apportées par la « gens-de-lettrerie » à laquelle il a sacrifié comme chacun de nous, a été d'écrire un jour un cantique à la Vierge, de « chanter d'un seul souffle un grand chant, qui dira, qui répétera en ma langue à moi, pour mon cœur à moi, ce que dit si bien l'ange Gabriel et, après lui, saint Bernard, et plus tard encore ce fils peu exemplaire François Villon. »

Au témoignage de l'enfant, le témoignage de l'homme se joint ainsi pour garder à la Flandre, à la mère le mérite de l'inspiration du poète. Il s'y ajoute une mélancolie intermittente dont l'intellectuel, le professeur ne trouve l'apaisement que par ce retour à la terre et cette remontée à l'enfance. On sait que le jeune De Paepe, déjà engagé dans la communauté religieuse, fut à l'âge de servir englobé dans la guerre de 14-18 en qualité de brancardier. Il fit dans un hôpital militaire un grave typhus, passa pour mort, mais termina les hostilités en luttant en première ligne dans les tranchées. A son retour et avant de retourner à sa vocation, c'est au foyer familial seul qu'il réserva sa confidence. Mais il y trouva une mère vieillie, attristée par la mort de la sœur

ainée, guettée par la maladie. Elle n'est plus que le refuge, le point de fixation du lettré devenu à son tour, au collège de Louvain, puis à celui de Melle, maître de poésie et de rhétorique. Son enseignement passe pour avoir été exaltant à la fois et rigoureux. Il a formé au moins un élève de marque, Charles de Trooz, aujourd'hui professeur de littérature française à l'Université de Louvain. Par contre le poète fut mal compris et insuffisamment soutenu dans le milieu de ses confrères en religion. Des voyages en Scandinavie, en Italie, en Palestine et en Grèce, en Finlande lui ont servi de dérivatifs et surtout son œuvre qui porte la trace, dans une forme de plus en plus dégagée, de ses ivresses, de ses ferveurs, de son amertume et d'une sorte d'impatience où l'on peut voir comme la prémonition de sa fin prochaine.

La place littéraire de Camille Melloy, pour autant qu'on puisse la situer aujourd'hui, apparaît dans la descendance de Verlaine, de Francis Jammes et de Paul Claudel. Cela lui vaut une nombreuse parenté et nul ne sait qui en survivra. Mais il faut relever aussi sa lignée flamande, car elle est en droit de le réclamer valablement. Guido Gezelle, par Saint François, est un frère aîné de Camille Melloy. Karel van de Woestijne a plus d'une inspiration commune avec lui. Stijn Streuvels et Félix Timmermans qu'il a traduits, avec lesquels il entretenait un commerce d'amitié, sont là pour indiquer de quel côté il se serait peut-être dirigé s'il avait choisi d'écrire en flamand. Qui sait? Nous aurions aujourd'hui à faire compliment à nos confrères de langue flamande, non pas de l'élégiaque modéré que la langue française a fait de Camille Melloy, mais d'un bénisseur truculent de bâfreries orthodoxes et d'un observateur miséricordieux d'amours fécondes...

Il n'y aurait point perdu son originalité propre. Elle dérive à la fois de sa vocation de croyant et de son orientation de poète. Elle est inséparable de sa marque flamande. Camille Melloy a vécu dans la hantise de la mort. Il la traite tour à tour en sœur franciscaine, en intruse inévitable, en amie goguenarde, en épouse prévenante, en libératrice providentielle. Elle l'a inquiété, attiré, averti et finalement

comblé (1). Presque à aucun moment elle n'est absente du paysage admiré, de l'élan religieux, de la méditation sentimentale. Accueillie selon l'humeur du moment le poète a fini par la mêler à tous ses chants...

N'avons-nous pas là un des traits les plus caractérisristiques du visage flamand? On le retrouve chez les peintres,
les moralistes, les faiseurs d'apophtegmes et les diseurs de
complaintes. Melloy en a tiré maint effet et ce sont peut-être
ses amis du village, humbles successeurs des vieux rhétoriciens qui l'en auront loué le mieux. Au matin frileux de
ses funérailles, en ce village de Waesmunster où il avait
réfugié sa nostalgie à l'abri d'une abbaye millénaire, tout
s'accordait devant nous au destin de cet homme, né de la
terre, élevé dans l'amour et la notation des choses de Flandre
et qu'une double vocation a porté sur les sommets de
l'inspiration humaine et chrétienne par la grâce d'une
langue pure, qu'il n'avait pas trouvée dans son berceau.

⁽³⁾ Nous faisons suivre cette communication du dernier poème inédit écrit par Camille Melloy sur son lit de malade et dont nous devons l'obligeante révélation à son médecin le docteur Van Driessche, lui-même écrivain de talent.

PIETJE DE DOOD

au Dr Van Driessche, amicalement.

Dans la chambre où la lune espionne aux carreaux, La Mort, la vieille star blême comme un Pierrot Songe soudain, en feuilletant ses anciens rôles, Qu'il pourrait, pour changer, être excitant et drôle De reprendre ce travesti de fossoyeur Sceptique et fataliste, à l'accent gouailleur Qu'un peuple réaliste et narquois fit éclore Comme un chardon parmi les fleurs de son folklore...

Donc la Mort, cette fois, sera « Pitou-la-Mort ».

Les os craquant d'arthrite sèche, chauve et glabre, Le képi sur l'oreille, et retenant vissé
Du coin de son rictus d'humoriste macabre
Un brûle-gueule noir au fourneau renversé,
Pitou-la-Mort reprend sa route et sa routine.
Il a sa liste en poche, et mieux que le facteur
Il connaît chaque adresse... En croisant le docteur,
Son cynisme lui lance une œillade coquine...
Besogne faite, il va retrouver, au bistrot,
Des copains: croquemort, sacristain et notaire.
A comparer, tandis qu'il offre l'apéro,
Sa mine joviale à leurs mines austères,
On ne dirait jamais que c'est lui le bourreau!
Il est discret dans sa puissance; il vous fait signe

D'être à l'aise. Après tout, il n'est pas bien méchant!
Que voulez-vous? il exécute la consigne...
S'il écoutait son cœur, il serait moins tranchant:
Il vous accorderait des délais, doux complice!
Mais voilà! Est-il, oui ou non, de la police?
Ça le gêne, de voir qu'on le traite en lépreux.
Sa réputation l'isole. Il faut qu'il use
D'un filet compliqué de silence et de ruse
Pour entrer sans esclandre et partir sans excuse
Et faire d'un seul coup un tas de malheureux.
Vraiment, on le dirait bonhomme et sans malice...

Quand il sera rentré, demain, dans la coulisse, Jetant son masque et sa défroque avec sa pose, « Pitou » redeviendra l'implacable Atropos...

La Mort, star immortelle, est une grande actrice!

BIBLIOGRAPHIE DE CAMILLE MELLOY

- 1922. Le Beau Réveil. Cattier, Tours.
- 1923. Le Soleil sur le Village. Poèmes. Editions de la Jeunesse Nouvelle, Bruxelles.
- 1927. Vingt-sept Petites Elégies. Poèmes. Editions de l'Amitié de France et de Flandre. (Ces élégies sont reprises dans le Parfum des Buis).
- 1929. Le Parfum des Buis. Poèmes. Editions de la Revue des Poètes. Librairie académique Perrin, Paris. (Prix de littérature spiritualiste, 1930).
- 1930. L'Offrande filiale. Récit. Collection Ars et Fides, Bloud et Gay, Paris.
 - Zodiaque Spirituel. Illustrations de René Biot. Desclée-De Brouwer, Paris.
- 1931. Retour parmi les Hommes. Poèmes. Perrin, Paris. (Ouvrage couronné par l'Académie Française : Prix Artigue 1932).
- 1932. Le Livre des Fêtes. Editions Rex, Louvain.
 - Le Soleil sur le Village, 2º édition, avec une préface étude par Victor Kinon. Editions Rex, Louvain.
 - Triptyque de Noël. Version française de « Drickoningentriptick », de Félix Timmermans, précédée d'une étude sur Timmermans. Louange des Saints populaires. Poèmes. Illustrés par Félix Timmermans. Vermaut, Courtrai.
- 1933. Sur la Terre comme au Ciel. Contes hagiographiques pour enfants. Illustrations de Jeanne Hebbelinck. Desclée-De Brouwer, Paris. Cette œuvrette a été traduite en flamand par l'auteur (Desclée-De Brouwer, Brugge) et en anglais par Joan Windham (Sheed et Ward, London).
 - Enfants de la Terre. Poèmes. Ouvrage couronné par la « Maison de Poésie » de France (Prix Edgar Poe, 1934) et par l'Académie

royale de langue et de littérature françaises (Prix Eugène Schmits, 1934). Collection Ars et Fides. Bloud et Gay, Paris.

- 1934. Cinq Contes de Noël. Illustrations de Jeanne Hebbelinck. Desclée-De Brouwer, Paris. Ces contes furent traduits ultérieurement en flamand par Stijn Streuvels (Desclée, Brugge) et en anglais par Joan Windham (Sheed et Ward, London).
- 1935. Le Chemin de la Croix. Poèmes. Avec des bois gravés par Maurice Brocas. Desclée-De Brouwer, Paris. Ces Poèmes parurent dans la version polonaise à Warshau en 1937 (traductrice: Suzanna Rabska, qui traduisit aussi le « Noël du Passeur » et les « Douze mois en douze images » du même auteur pour les grands quotidiens de Varsovie).

Contes à Poucette, de Stijn Streuvels (Prutsekes Vertelselboek), version française illustrée par Gérard Baksteen. (Desclée, Brugge).

La Harpe de Saint François. Version française de « De Harp van Sint Franciscus », de Félix Timmermans. (Bloud et Gay, Paris).

1936. Le Petit Flouc. Illustrations d'Elisabeth Yvanowsky. Collection « Bel Age ». Desclée-De Brouwer, Paris.

Blacky, chien. Illustrations de Pierre Ickx. Collection Roitelet. Editions Durendal, Bruxelles.

Voyages sans Badeker. Editions de Belgique, Bruxelles.

Contes de Noël et d'Epiphanie. Desclée-De Brouwer, Paris.

L'Ane de Bethléem. Illustrations de Jeanne Hebbelinck. Desclée-De Brouwer, Paris.

Edition flamande par l'auteur : Het Ezeltje van Bethleem. Desclée, Brugge.

- 1937. Le Miserere du Trouvère. Poèmes. Desclée-De Brouwer, Paris. Le Jongleur de Dieu. Illustrations de Jeanne Kerremans. Desclée-De Brouwer, Paris.
- 1938. Le Manteau de Roi. Illustrations de Jeanne Kerremans. Descléc-De Brouwer, Paris.

Version flamande par l'auteur : Koningsmantel. Desclée, Brugge. Le Catholicisme en Finlande. La Pensée Catholique, Liége. Editions Casterman, Paris.

1939. Suomi ou le Bonheur en Finlande. Editions Alsatia, Paris. Variations sur des Thèmes impopulaires. Poèmes. Editions Ça Ira. La belle bistoire de l'Enfant Jésus. Illustrations de J. Hebbelinck. Editions Zonnewende, Courtrai.

1940. On verra bien. Conte. Illustrations de Hélène Claes. Collection Roitelet. Editions Durendal, Bruxelles.

Maria et son Charpentier. Version française du roman hollandais de Herman De Man. Editions Dessart, Bruxelles.

Trois Marches pour le Temps de Noël. Poèmes. Desclée-De Brouwer, Paris.

Propos de technique littéraire. « Les Etudes Classiques », Namur. 1941. L'Apocalypse. Version française de l'ouvrage du Chan. Van der Heeren. Desclée, Brugge.

La Paix d'Assise. Desclée-De Brouwer, Paris.

Requiem. Poèmes. Maison du Poète, Bruxelles.

Timmermans raconte... Choix de contes et de nouvelles de Félix Timmermans. Introduction et version française. Editions l'Essor. Bruxelles.

Mon Carême. Version française de l'ouvrage du Chan. Legrand. Desclée, Brugge.

Comment Eero parcourut la Finlande. Conte. Illustrations de J. Hebbelinck. Editions Zonnewende, Courtrai.

Philippe Dariot. Roman. Editions l'Essor, Bruxelles.

CHRONIQUE

LE BUREAU

En sa séance de novembre, l'Académic a élu en qualité de directeur pour l'année 1942 : M. Georges Virrès; en qualité de vice-directeur : M. Gustave Charlier.

LA COMMISSION ADMINISTRATIVE

La Commission administrative est ainsi composée pour l'année 1942 : MM. Georges Virrès, directeur; Gustave Charlier, vice-directeur; Gustave Vanzype, secrétaire perpétuel; Lucien-Paul Thomas, Firmin van den Bosch.

TABLE DES MATIÈRES

des tomes XIX et XX (1940 et 1941)

TOME XIX

•			
Com	mur	nca	tions

Marie Gevers. — Une amitié amoureuse de Charles Rogier Valère Gille. — Du symbolisme (esquisse)	5 2 I
Chronique	
La Fondation Léon Paschal Le Prix Beernaert. Elections. Ouvrages reçus	39 39 39 40
TOME XX	
Communications	
Georges Rency. — Un Poète oublié : le Baron de Walef Gustave Charlier. — Quelques correspondants d'Eugène Van	5
Bemmel	17
annoté de sa main	41
Gustave Vanzype. — Fritz Lutens	57 69
Une Comédie retrouvée de Charles De Coster	77
Henri Davignon. — Un Poète flamand de langue française: Camille	11
Melloy	I 2 I
Chronique	
Joseph Vrindts	29
Georges Doutrepont	31
Les Concours 33	, 75
Les Prix 33, 75,	120
L'Aide à l'Edition	75
L'Enseignement de l'Art dramatique	119
Ouvrages reçus 35, 76,	134
Le Bureau	134
La Commission administrative	134
Table des Matières	135

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à «La Renaissance du Livre », 12, Place du Petit Sablon, Bruxelles).

Bulletin, t. I-XIX, 1922-1940. Annuaire, 10 vol., 1928-1939.

Mémoires

Les Sources de « Bug Jargal », par Servais Etienne.

L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER,

Charles De Cosler, par Joseph HANSE,

L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave Vanwelkenhuyzen.

Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène Soreil.

Les Etrangers dans les diverlissements de la Cour, de Beaujoyeulx

à Molière, par Marcel Paquot.

Elude philologique sur la langue, le vocabulaire et le slyle du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.

La liltérature et les médecins en France, par Georges Doutrepont. Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888, par François Vermeulen

Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hassell par Madeleine Reichert.

Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outremeuse, par Louis Michel.

La Théorie de l'art pour l'arl chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert Gilsoul.

Le Parler de La Gleize, par Louis REMACLE.

Introduction à l'œuvre de Charles De Coster, par Léon-Louis Sosset,

Les Proscrits du Coup d'Etat du 2 décembre 1851 en Belgique, par Georges Doutrepont.

Fernand Severin, Le Poète et son Art, par Elie WILLAIME.

Textes anciens

Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse Bayor.

La Trage-Comedie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave Charlier.

Renaul de Beaujeu. Le Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier. Edité par Rita Lejeune.

Médicinaire Liégeois du XIIIe Siècle et Médicinaire Namurois du XVe (Manuscrits 815 et 2769 de Darmstadt). Edités par Jean Haust.

Rééditions

Octave Pirmez. — Jours de Solilude. Edition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul Champagne, par G. Charlier.

James Vandrunen. — En Pays Wallon. Hector Chainaye. — L'âme des choses.

Charles DE SPRIMONT. — La Rose et l'Epée.

Edmond PICARD. - L'Amiral.

Louis Boumal. — Œuvres (publié par MM. Lucien Christophe et Marcel Paquot).

13889 - H. VAILLANT-CARMANNE, Liège Împrimeur de l'Académie